

Messe des obsèques de Nicolas à Paris - Vendredi 19 octobre 2018

Accueil :

Bienvenue à chacun d'entre vous, unis à toutes les personnes vivantes, ou déjà en Dieu, qui sont en communion avec nous ce soir.

Pensons aux nombreuses religieuses, Petites Sœurs des Pauvres qui ont été veillées ici au moment de leur passage de ce monde au Père.

Nicolas, tu es le premier étudiant du foyer Jean Bosco à vivre le grand passage. A ton tour, tu as été veillé, accompagné, prié en cette chapelle depuis mercredi dernier. Avec les sœurs ici présentes et les étudiants du foyer, nous sommes en communion avec toi et tous ceux qui ont partagé ta vie, d'une manière ou d'une autre.

En premier lieu, nous nous unissons au petit Stanimir que tu as été, et es toujours resté. Ce petit enfant bulgare abandonné au lendemain de sa naissance. Il n'a jamais cessé de quémander ce plein d'amour qui lui a tant manqué aux premiers jours de sa vie.

Nous sommes en communion de prières aussi avec tes parents biologiques bulgares, les premiers dépassés par ta venue en ce monde.

Nous pouvons aussi évoquer le personnel de l'orphelinat bulgare où tu as vécu jusqu'à tes 18 mois. Puis tes parents adoptifs Hervé et Valérie. Tes deux frères Alexandre et Olivier, eux-mêmes accueillis par la suite, venant de Russie et de Lettonie.

Tous les membres de ta famille, tes amis d'enfance, de Gouvieux et de Senlis.

Tes camarades de scolarité, du collège-lycée Anne-Marie Javouhey à Senlis, puis de L'institut Croix des Vents et du lycée Marie Immaculée de Sées, enfin du lycée Hautefeuille qui t'a réconcilié avec l'école. Après ton bac, l'ISEP t'a permis d'entrer dans la vie d'étudiant et de réaliser ta première expérience professionnelle en alternance à SFR, qui t'a donné tant de satisfactions.

Pendant ces années les différents accueils en famille élargie, au foyer de Lourmel, en ce foyer Jean Bosco, puis au foyer du Torrent de Gacé en Normandie, t'ont donné autant de lieux de vie où tu as suscité beaucoup d'attachements et d'émerveillements devant toutes tes qualités, même si parallèlement un vide immense ne cessait de s'amplifier en toi et se préparait à t'emporter.

Pour essayer désespérément de combler ce vide, tu t'es dévoué jusqu'à épuisement auprès des scouts de Chantilly, Rueil, Alençon, la 11^{ème} Chesnay et autres troupes, à la Route et pour la logistique du rassemblement de Vezelay, dans différentes maîtrises de Troupes et en CEP (camps de formation de chefs), à l'équipe technique nationale des scouts d'Europe, en particulier pour l'Eurojam 2014, à l'ensemble musical d'Hautefeuille, puis SOS Tout-Petits, la Manif pour tous, jusqu'à Argenteuil pour l'ostension de la Sainte Tunique, et en de nombreux autres lieux que j'oublie nécessairement, tant tu pouvais prendre plusieurs engagements à la fois et les cloisonner les uns par rapport aux autres.

Cela a produit le contraire de ce que tu recherchais : rendre abyssal le vide qui t'habitait. Le double mécanisme de survie mis en place, la quête et la fuite, loin de soulager l'enfant intérieur en souffrance, n'a fait que l'achever.

En dernier lieu, tu t'es épuisé à retarder l'ultime échéance, en cherchant dans la foi une ultime béquille de survie. Mais notre Dieu lui-même a dû affronter le drame de la solitude angoissante du Golgotha puis de la Croix. Finalement la maladie t'a emporté.

Qu'il est difficile pour nous de percevoir qu'un acte, apparemment voulu et prémédité, soit l'ultime conséquence d'une maladie implacable, où se sont alliés le vide existentiel d'un enfant perdu, à l'intelligence hyper développée d'un chercheur insatiable de vérité.

Cet été à Lourdes, j'espérais que ton passage aux piscines t'aiderait à lâcher prise et t'abandonner, quitte à te noyer jusqu'à toucher le fond, pour pouvoir rebondir et goûter un peu du « *Bonheur de l'autre monde* » avant de fuir le malheur d'ici-bas. La sainte Vierge en disant à Sainte Bernadette « *Je ne vous*

promets pas le bonheur de ce monde, mais de l'autre », lui a non seulement prédit sa future gloire céleste, mais la possibilité de commencer dès ici-bas à goûter quelque peu du bonheur de l'autre monde, dans l'amour et la charité du quotidien, comme Sœur Marie-Bernard l'a vécu à l'infirmerie de Nevers.

Cela n'a dramatiquement pas été possible pour toi mon cher Nicolas. Mais pour Dieu rien n'est jamais perdu !

Puisses-tu maintenant goûter paisiblement du bonheur de l'autre monde, et nous aider à recevoir du Seigneur toutes les lumières et forces dont nous avons besoin, pour apprendre dès ici-bas à « *habiter notre présent et notre intériorité* », consentir au manque intérieur, et même l'utiliser pour que le Seigneur puisse diffuser au monde son amour gratuit et désintéressé à travers nous.

Aussi est-il indispensable de nous reconnaître pêcheurs, souvent incapables de faire confiance, de reconnaître nos blessures d'amour, incapables de nous ouvrir au Seigneur et à ceux qu'Il met sur notre route pour nous soulager. Nous implorons la miséricorde de Dieu.

Je confesse à Dieu.

Lectures :

Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens 1, 18-25

Frères,

le langage de la croix est folie pour ceux qui vont à leur perte, mais pour ceux qui vont vers leur salut, pour nous, il est puissance de Dieu. L'Écriture dit en effet : Je mènerai à sa perte la sagesse des sages, et l'intelligence des intelligents, je la rejeterai. Où est-il, le sage ? Où est-il, le scribe ? Où est-il, le raisonneur d'ici-bas ? La sagesse du monde, Dieu ne l'a-t-il pas rendue folle ? Puisque, en effet, par une disposition de la sagesse de Dieu, le monde, avec toute sa sagesse, n'a pas su reconnaître Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par cette folie qu'est la proclamation de l'Évangile.

Alors que les Juifs réclament des signes miraculeux, et que les Grecs recherchent une sagesse, nous, nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes. Mais pour ceux que Dieu appelle, qu'ils soient Juifs ou Grecs, ce Messie, ce Christ, est puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes.

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc 10, 17-27

En ce temps-là, Jésus se mettait en route quand un homme accourut et, tombant à ses genoux, lui demanda : « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » Jésus lui dit : « Pourquoi dire que je suis bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul. Tu connais les commandements : Ne commets pas de meurtre, ne commets pas d'adultère, ne commets pas de vol, ne porte pas de faux témoignage, ne fais de tort à personne, honore ton père et ta mère. » L'homme répondit : « Maître, tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse. »

Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima. Il lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres ; alors tu auras un trésor au ciel. Puis viens, suis-moi. » Mais lui, à ces mots, devint sombre et s'en alla tout triste, car il avait de grands biens.

Alors Jésus regarda autour de lui et dit à ses disciples : « Comme il sera difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Les disciples étaient stupéfaits de ces paroles. Jésus reprenant la parole leur dit : « Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » De plus en plus déconcertés, les disciples se demandaient entre eux : « Mais alors, qui peut être sauvé ? » Jésus les regarde et dit : « Pour les hommes, c'est impossible, mais pas pour Dieu ; car tout est possible à Dieu. »

Homélie :

Mon cher Nicolas,

1. Que puis-je dévoiler de toi, de ton histoire, de tes différents combats, de ton ultime combat, qui soit réellement bénéfique pour chacun d'entre nous, dans le respect que je te dois ?
2. Que puis-je dévoiler de moi-même sans m'effondrer ? Tous ces ajustements dans la foi, l'espérance et la charité, qu'il m'a fallu vivre et opérer grâce à toi. Je ne sais si je t'ai aidé à grandir, en tous cas tu m'as aidé à réaliser combien je n'étais pas ajusté, et tu m'as fait faire, je crois, des pas de géants.
3. Qu'est-ce que ta vie nous enseigne sur Notre Seigneur Jésus Christ ?
4. Et enfin, ultimement, que pouvons apprendre sur le mystère de la personne humaine créée à l'image de Dieu, à partir de ton histoire et de tes combats. Que pouvons-nous apprendre de chacun d'entre nous, qui sommes appelés à grandir en sainteté ?

Voici quatre petits points que j'aimerais essayer d'explicitier, avec mes pauvres mots.

1. Que puis-je dévoiler de toi, de ton ultime combat ?

Dimanche dernier je suis venu une ultime fois te visiter à l'hôpital, les mains plus vides que jamais. La veille samedi je t'avais apporté une dernière lettre d'encouragements envoyée par un de tes amis séminariste. Il y avait joint une image-prière de Mère Yvonne Aimée de Malestroit.

Dans un premier temps, je me suis simplement assis sur ton lit, un peu comme à l'accoutumée et tu es venu t'asseoir à côté de moi. Depuis plusieurs semaines, aucun discours n'était recevable de ta part. Je n'avais plus que mes pauvres bras pour t'accueillir, bien incapables de s'emparer de ce vide qui t'habitait et ne cessait d'augmenter. La seule chose que je pouvais encore te dire, était : « *Comment es-tu depuis hier ?* »

Le temps où nous passions des heures à parler ensemble de croissance humaine et spirituelle – nous avons passé beaucoup de temps à échanger sur les questions existentielles, les blessures d'abandon, les questions psychologiques, philosophiques et théologiques, la question de la gestion du portable, du rapport aux jeux vidéo, la pornographie, la sexualité –, ce temps où nous parlions de tout, était révolu.

Depuis 5 ans, depuis ce mois de janvier 2013 où tu as débarqué en Normandie, après avoir fait ta première tentative de suicide en décembre 2012, nous avons parlé longuement de tous ces sujets, mais ces dernières semaines, ces derniers temps, nous restions en silence, il n'y avait plus de paroles possibles.

Dimanche, j'avais donc un petit enfant face à moi, dont l'âme et le cœur semblaient déjà éteint. A ma question comme vas-tu depuis hier, tu as répondu par un long temps de silence, puis cette nouvelle plainte : « *Cette nuit j'ai encore lutté pour ne pas recommencer.* »

Pardon Nicolas de t'avoir contraint à ce combat inhumain consistant juste à s'interdire le passage à l'acte, ou au moins s'obliger à appeler dès que la mécanique infernale se met en route, ou bien appeler le personnel soignant, ou bien m'appeler moi.

Puis dimanche, j'ai osé une deuxième question : « *Cette nuit, quand tu sentais que ça revenait, est-ce qu'une pensée, une image, t'est venue ?* » Nouveau temps de silence assez long, puis tu m'as dit : « *Je voyais un petit enfant qui attendait des bras pour le prendre.* » Et pourtant j'étais là !

Ne sachant que dire, j'ai fini par saisir l'opportunité de cette image-prière de Mère Yvonne-Aimée, que tu avais reçue, pour te proposer que nous la disions ensemble. Et tu t'es exécuté comme un bon soldat. Je t'ai dit : « *Il nous reste neuf jours avant les vacances de la Toussaint. Disons-là chacun de notre côté, juste une fois par jour, une si petite prière, une neuvaine de prière.* » Et tu m'as répondu : « *Oncle Gab, je vais essayer, mais je vous promets pas.* »

J'avais célébré la messe avant. Dans ta désespérance tu n'as pas voulu recevoir la communion, comme je te l'avais déjà donnée les semaines d'avant, de même que le sacrement du pardon, le sacrement des malades, les exorcismes, tout ! Puis j'ai évoqué l'Evangile du jour, celui que nous avons entendu : « *Aujourd'hui Nicolas tu sais, on est dimanche. C'est l'évangile du jeune homme riche.* » Immédiatement tu me réponds : « *Oh oui, il s'en va triste et déprimé !* »

Pourquoi s'en est-il allé tout triste ? Parce qu'il avait de grands biens. Et que l'attachement à ces biens le retenait, comme un oiseau tenu par une corde. Mais même si cette corde devient un fil : « *Tant que j'ai un fil à la patte, je ne peux toujours pas voler.* »

Quels étaient ces biens qui te retenaient, t'empêchaient de voler ? J'en cite simplement deux, dont tu parles toi-même dans des textes que tu as écrits. Tu as imaginé ces personnages qui te décrivent toi-même. Je te cite :

« Il était doté d'une grande intelligence et d'une grande sensibilité ; il semblait être bon partout : en musique, en mathématiques, en peinture. Tout paraissait lui être facile, il n'eût jamais besoin de travailler ses études durant. Lorsque le cœur lui disait, il savait déployer ses talents comme une fleur qui éclot. Lorsque l'on entrait dans son intimité, lorsque l'on entrait dans son amitié on n'en sortait plus. Il avait un cœur tendre et généreux. Mais une grande intelligence et une grande sensibilité annoncent beaucoup de souffrances. »

Cette immense intelligence – « *Trop intelligent pour être heureux* » comme l'a écrit un auteur – te retenait très certainement.

Le deuxième bien qui te retenait, est peut-être plutôt un bien qui t'a manqué, responsable du vide qui t'habitait. Dans un autre récit – un homme venant de mourir en se donnant la mort – tu écris :

« Sombre histoire. Mais à qui la faute ? Il emporta le secret dans sa tombe, n'ayant laissé pour témoignage sur cette terre que l'absence de vie avec laquelle il avait vécu. N'ayant laissé pour seul témoignage sur cette terre qu'un peu plus de vide : le vide de sa vie, le vide de son cœur, le vide de son intelligence. Ce drame pour son entourage n'était qu'un fait divers aux yeux du monde. »

Voilà je crois, humblement, peut-être deux biens qui t'ont retenu, et des enseignements pour nous.

Quand est-ce que l'intelligence nous empêche d'être donnés totalement à Dieu et aux autres ? Car l'intelligence veut se saisir de ce qu'elle cherche à comprendre. Or Dieu est insaisissable ! Et quand est-ce que la réalité humaine et psychologique d'un certain vide affectif, nous entraîne aussi ?

Pourtant, du jeune homme riche il est dit : « *Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima.* » C'est une vraie question que je pose au Christ. C'était ma foi et ma confiance.

Comment n'as-tu pas pu faire l'expérience de l'amour inconditionnel de Dieu ? Peut-être parce que l'amour de Dieu passe par l'amour humain. Dieu n'a que nos bras pour embrasser, pour étreindre. Il n'a que nos cœurs pour aimer, il n'a que nos intelligences et nos oreilles pour écouter. Tout cela t'a manqué.

2. Que puis-je dévoiler de moi-même sans trop m'effondrer ?

D'abord pardon Nicolas d'avoir mis tant de temps à réaliser le drame qui se jouait en toi ; d'avoir souvent été totalement à côté de la plaque, d'avoir rajouté probablement de la souffrance à la souffrance.

Et surtout je voudrais demander pardon à Dieu d'avoir osé me prendre pour lui. Pardon mon Dieu, de m'être pris pour vous, d'avoir cru que je pouvais sauver Nicolas. Vous êtes le sauveur et pas moi. Or vous, lorsque vous sauvez un être humain, vous acceptez d'être vous-même crucifié. C'est cela que même prêtre j'ai eu tant de mal à comprendre : c'est si difficile à vivre.

Et là pardonne-moi mon cher Nicolas, mais tu te trompes. Dans un autre de tes textes, tu présentes un prêtre, « le père Benoît », au chevet de cet homme ayant mis fin à ses jours. Voilà ce que tu écris :

« Si le Père Benoît était habitué à gérer les misères humaines, chaque suicide restait pour lui un mystère. S'il avait pu lui parler, ce jeune serait-il encore en vie ? Comment aider les proches à survivre à cette épreuve ? Comme lui, le Père Benoît toucha un vide existentiel. »

Pardon Nicolas : à la fois j'ai senti et expérimenté que tu commençais à m'attirer dans ton vide – et tout le monde me disait : « *Arrête, lâche-le !* » – ; En même temps, je crois vraiment et de tout cœur, que tu ne m'as pas donné d'expérimenter un vide existentiel, mais plutôt une foi et une rencontre du Seigneur plus vive, plus douloureuse et plus authentique.

3. Oui « nous prêchons un Messie crucifié, folie pour les païens, scandale pour les Juifs ».

La croix est folie pour les païens, les grecs, les champions de l'intelligence et de la philosophie – cette intelligence qui nous donne une illusion de toute puissance et devient bête souvent – ; Elle est scandale pour les juifs, pour lesquels il n'est pas possible de ne pas être le peuple élu, de ne pas être aimé, de ne pas être entouré, de ne pas être choyé. Le Seigneur a renoncé à tout cela.

Grâce à toi j'ai découvert combien ces deux biens, l'intelligence – ce bien que tu avais –, et ce vide, – ce bien que tu avais mais qui n'était pas un bien, ce manque d'affection, – nous aident à comprendre la folie du Seigneur et sa sagesse : folie de la croix, incompréhensible et sagesse de la croix, de l'amour.

Ce Messie crucifié, Seigneur, il est celui dont Mère Yvonne-Aimée a fait l'expérience, intimement : « *Oh Jésus, roi d'amour j'ai confiance en votre miséricordieuse bonté.* »

Nous sommes tous, et nous peut-être plus encore que toi Nicolas, incapables de lâcher prise, de nous abandonner dans les bras de la miséricorde. Mais Dieu peut nous rendre capables. Pour lui tout est possible : il peut faire entrer un riche dans le royaume des cieux, faire entrer une personne saisie par un vide existentiel et trop intelligente pour être heureuse, dans le royaume des cieux ; et plus encore, il peut faire passer un chameau par un trou d'aiguille. Or tu as été un sacré chameau mon cher Nicolas, avec tout ce que tu nous as fait endurer !

C'est pourquoi nous sommes invités malgré tout, avec toi et par toi, à grandir dans la joie et l'espérance, aussi paradoxal que cela puisse être.

4. Enfin, pour nous-mêmes, que pouvons-nous apprendre du mystère de la foi et de la personne humaine créée à l'image de Dieu ?

Que l'Amour selon Dieu, selon le Christ, est folie et scandale pour les hommes ! Cela signifie : si nous tombons, ce n'est pas grave – le scandale fait tomber – ; Si nous ne comprenons rien, ce n'est pas grave, à condition que nous soyons sous cet amour du Seigneur, en Dieu, par Jésus, dans l'Esprit.

Et comment pouvons-nous expérimenter cet amour au quotidien, très concrètement ? Comme Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a éprouvé. Tu sais qu'elle est notre sainte à nous : Gacé est à mi-chemin entre Alençon et Lisieux. Et dans la maison que nous occupons, la dernière maison où tu as habité finalement, est morte Louise Marais, la « *bourreau de Léonie* ». Une adulte comme tant d'autres, maladroits, qui maltraitent les enfants. Elle a fait souffrir Léonie. Nous avons célébré des messes pour Louise Marais et pour tous les adultes ou éducateurs qui font souffrir les petits, sachant que nous sommes les premiers à le faire. Si Louise Marais a fait souffrir Léonie, cela n'a pas empêché Léonie de devenir une grande sainte : elle est celle qui a mis en pratique la petite voie d'amour de Sainte Thérèse, convertie le jour de Noël 1886. Ce jour où, alors qu'elle voulait encore faire un caprice, Sainte Thérèse raconte : « *Tout à coup j'ai senti la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir.* »

Seigneur envoie ta charité dans nos cœurs, ton amour gratuit et désintéressé. C'est dans la gratuité de l'amour, la folie de l'amour, le scandale de l'amour, que nous pouvons grandir.

Et maintenant Nicolas, tu es là pour nous aider : toutes tes chutes, qu'elles soient pour nous des occasions de relèvements, toutes tes folies, des occasions de sagesse. Devenons ces hommes, ces femmes cherchant à grandir humblement sous le regard de Dieu, à faire très concrètement et très intimement l'expérience de l'amour gratuit de Dieu.

« *Seigneur Jésus, apprenez-nous à être généreux, à vous servir comme vous le méritez, à donner sans compter, à combattre sans souci des blessures, à travailler sans chercher le repos, à nous dépenser, sans attendre d'autre récompense, que celle de savoir que nous faisons Votre Sainte Volonté. Amen.* »